



HAL
open science

**Francisco Franco général exemplaire, un lavage définitif
d'image,**
Michel Matly

► **To cite this version:**

Michel Matly. Francisco Franco général exemplaire, un lavage définitif d'image,. *Papiers Nickelés*, 2015, n° 44, pp.21-23. <hal-03369344>

HAL Id: hal-03369344

<https://hal.science/hal-03369344v1>

Submitted on 29 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

عليه السلام ديري ديسكوز اولدي ددي عمرخي ولدون
بلدي بوفضلده خلافت دعوتينه دوشنلري بيان



ايدردراويلر بوندن شوييله روايت قلو زركم ابوالحسن البكري
محمد ابن اسحاق قولندن رحمة الله عليه ايدوز اولكونك درو

- Dubout dans *L'Intran*
- Vialatte et la réclame
- Hilde caricaturiste brésilienne
- Montedoro
- Franco en BD
- Vojtěk Preissig
- Les collages de Jacques Sternberg

CAHIER CENTRAL
Images d'Islam

- Le dessin voilà l'ennemi
- Muhammad et son image en terre d'Islam
- L'Association des caricaturistes turcs
- Le Mi'râj Nâmeh
- De quoi Muhammad est-il le nom ?
- Terroristes en cravate
- Revues satiriques turques
- Femmes turques en timbres

“Francisco Franco général exemplaire” un lavage définitif d’image

Publiée entre 2009 et 2013 dans un des principaux hebdomadaires satiriques espagnols, la série “Francisco Franco général exemplaire” brise un tabou en traitant le franquisme et la Guerre civile par le rire.

Elle revisite l’image du dictateur en faisant de lui un athlète pansexuel à la large poitrine velue, qui de son regard de velours attire pêle-mêle soldats maures et miliciennes républicaines, entraîne les brigadistes internationaux dans des fêtes Erasmus et impose une remise en forme et une diète salubre à ses opposants avant de les exécuter.

Si en Espagne la seconde moitié des années 1970 est largement connue comme l’époque de la *Transition* entre le franquisme et la monarchie constitutionnelle, la décennie 2000 s’est acquis un autre nom, comme l’époque de la *Crispation*. Le retour de la gauche aux affaires s’accompagne de la montée d’un débat politique extrêmement tendu et qui frise parfois l’indignité, ainsi que de la réémergence de ce qui lors de la Transition était appelé le « bunker », un noyau actif de droite qui remène la Guerre civile sur le devant de la scène et relégitime l’insurrection franquiste avec des historiens ou journalistes révisionnistes ou négationnistes tels que Cesar Vidal, Jiménez Losantos ou Pio Moa. La décennie est aussi celle qui voit naître le mouvement de récupération de la mémoire historique, les revendications pour l’ouverture des fosses, l’élimination des symboles franquistes des édifices et lieux publics ou la justice aux enfants volés à leurs parents républicains. La loi dite de la mémoire historique de 1987 ne fait qu’accroître les frustrations dans la mesure où elle n’est qu’une décision de plus d’exclure cette mémoire du champ public, de la responsabilité de l’État et des compétences des tribunaux.

Naissance d’une série

Le retour de la Guerre civile dans le débat public trouve son écho dans la bande dessinée espagnole de l’époque : la décennie voit la multiplication d’œuvres consacrées au conflit, pour n’en citer que quelques-unes, “Chânes” de Jorge García, “L’art de voler” d’Antonio Altarriba, “Les temps mauvais” de Carlos Gimenez. Dans la revue satirique *El Jueves*, une institution dans le paysage de la presse espagnole, l’humoriste Manel Fontdevila reprend en 2007 le thème de la Guerre civile dans une double page intitulée “L’histoire de l’Espagne vue par le PP” (le parti actuellement au pouvoir).



“L’erreur de l’espion”

On y trouve ainsi une parodie d'affiche républicaine disant « Républicain, les enfants crus fournissent tout l'apport vitamini- que que peut nécessiter ton corps. À bonne faim, il n'y a pas d'enfant dur », une condamnation de la violence de guerre qui sans l'intervention de Franco aurait pu mener à la violence domestique (« que ma nourriture soit prête quand je reviens de brûler des couvents », crie ce milicien en frappant son épouse), un portrait faussement flatteur de Franco et l'attribution d'un supposé « gène du perdant » aux héritiers du camp républicain et enfin une relecture exagérément droitisante de l'époque fran- quiste, de la Transition et de l'époque actuelle.

Un peu plus tard, entre novembre 2009 et avril 2010, sur un site au titre pervers *Humor de derechas* (= humour de droites, au pluriel), un certain Ivo Loa publie une demi-douzaine d'histoires d'une page intitulées « Francisco Franco, général exemplaire », au milieu d'autres qui ridiculisent les positions de l'Opus Dei ou de la bourgeoisie catholique espagnole. Sous des styles et des pseudonymes différents, se cache un seul dessinateur et humoriste, Guille Martínez-Vela.

Celui-ci se voit confier en 2010 une nouvelle rubrique du journal *El Jueves* intitulée « Gas de la risa » (= gaz du rire), à l'allure underground rappelant l'âge des fanzines. Il y reprendra alors la série sur le dictateur de décembre 2010 à janvier 2013, le temps de la rubrique et de près de 120 épisodes, en continuant de la dessiner mais en en confiant les scénarios à un autre humoriste, Carlos Escuin. Les bandes dessinées seront maintenant signées Pipo Loa, pour mieux souligner aux yeux du lecteur la correspondance parodique avec Pio Moa, écrivain négationniste.

Les auteurs vont ancrer la série dans le temps présent, d'abord par un sous-titre, « Un lavage définitif d'image », l'objectif de fait de la droite révisionniste, ensuite par la mention d'orga- nisations néofranquistes imaginaires – mais désastreusement plausibles – supposées sponsoriser la bande dessinée. On y retrouvera pêle-mêle des banques, des entreprises, des partis politiques, des organes de presse, des associations bien-pensantes, une parodie de tout ce qui constitue la mouvance extrémiste du Bunker, entre politique, religion et argent. Certains sont délirants et imaginaires, comme la « Librairie Europe » spécialisée en humour blanc, le « Comité moral des sœurs aux pieds nus de San Fernando », le web anti-avortement « Accouche-moi », les systèmes d'alarme anti-rouges « La sentinelle de l'occident » ou les pompes funèbres « Vive la mort ». D'autres comme « Libertad dineral » (= liberté friquée) ou « Union, Progreso y Demagogía » sont des allusions sans fard à des entités existantes de la politique espagnole.

Ce héros au regard si doux

Avec la série, un Franco nouveau est arrivé, héros à la moustache fine et au sourire étincelant, athlétique, aux épaules larges et à la poitrine velue (il fera d'ailleurs de l'arrachage de poil un châtiment au sein de sa garde maure). Rien à voir avec l'original plutôt petit, replet et introverti. Ce Franco est ouvertement homosexuel et il est mieux que cela, bi ou plutôt pansexuel, à la manière du « Pascal Brutal » dont le personnage, la sexualité et le goût de la fête ont servi de modèle aux auteurs. Riad Sattouf sera peut-être surpris de retrouver son personnage dans la file des volontaires français aux Brigades Internationales.

L'homosexualité supposée de Franco n'est pas un thème nouveau. À une époque où ce n'était pas pardonnable, les caricaturistes des années 30, parmi lesquels Josep Alloza ou José Robledano l'avaient utilisée pour déconsidérer un peu plus le militaire. On rappellera aussi dans les années 1950 ce dessin de l'humoriste mexicain Rius représentant Franco en drag queen au bras du président américain Dwight Eisenhower, qui provoqua un tollé en Espagne. L'éditeur d'un quotidien espagnol de droite renvoya le dessin au président mexicain de l'époque, Lopez Mateo, avec une lettre dénonçant le laxisme de son gouvernement. L'éditeur l'avait trouvé affiché sur un



« Brigadistes internationaux »

tableau du journal et l'avait arraché, non sans qu'auparavant une main anonyme y ait crayonné « Viva la libertad, ja, ja, ja ».

Le père de Francisco, dit-on, l'appelait Paquita ou Marica (= homo- sexuel) en raison de sa voix haut perchée. Ses compagnons de lutte n'étaient guère plus tendres avec lui et se moquaient de son manque de virilité. Queipo de Llano, général par ailleurs connu pour la répres- sion exercée par ses troupes et ses incitations au viol des républicaines sur Radio-Séville, le surnommait « Paca la Culona » (= Françoise les grosses fesses), Mola et les autres généraux à la tête du soulèvement militaire, « Miss Canarias ». Pour le reste, certains de ses biographes lui attribueront avec un brin de méchanceté une seule relation sexuelle aboutissant à la naissance de sa fille unique et d'autres plus com- plaisants des aventures clandestines avec les plus belles femmes de l'époque, dont Eva Perón.

De tous ces doutes, la série fait une qualité et transforme le person- nage en un panséducteur hypermasculin. Il a une épouse dont les formes sculpturales emprisonnent un crucifix et qui ne dédaigne pas elle non plus les femmes, au moins les jours de jeûne, ou le partage d'Evita avec Francisco. Il est vêtu d'une seule serviette de bain, fait les yeux doux à son entourage et son odeur corporelle est irrésistible. Il n'y a guère de religieuse qui ne rêve de lui et passent entre ses bras républicaines en folie – rien d'étonnant que la plupart des enfants exilés en Russie portent ses traits –, épouses ultra catholiques, femmes berbères, soldats marocains, gardes SS d'Hitler, généraux républi- cains, jusqu'à la Pasionaria, Ernest Hemingway ou Miguel de Unamuno

qu'il a ici enfin convaincu : ce dernier avait dit dans un acte public « Vous vaincrez parce que vous possédez plus de force brutale qu'il n'en faut. Mais vous ne convaincrez pas », en réponse au « Vive la mort » du chef de la légion, Millan Astray).

La bande dessinée puise aussi dans d'autres références historiques : celui qui deviendrait le général Batet (fusillé par Franco en 1937) avait publié avant guerre un rapport sur les raisons des défaites espagnoles au Maroc. Le document (rapport « Picasso ») était extrêmement dur vis-à-vis des officiers africanistes espagnols, dont notamment Franco et Millan Astray, les accusant de préférer les bars au front, voir même de faire de la contrebande d'armes avec l'ennemi.

Là encore la critique est transformée en avantage par la bande dessinée. Le Franco nouveau a un sens irrésistible de la fête, communicatif jusqu'aux rangs de ses adversaires. Sa spécialité incontestée est la préparation des daiquiris mais il réussit tout aussi bien d'autres cocktails comme le « Bailey's de los caídos », le « Division blue » et évidemment le Bourbon, la plus aristocratique des boissons (du nom de la dynastie espagnole). Il n'a guère de concurrent que Garcia Lorca, ange de l'enfer monté sur sa Harley Davidson, mais il saura s'en débarrasser.

Les exagérations de cour de la propagande franquiste fournissent enfin aux auteurs d'autres éléments pour forcer le portrait. Ainsi le No-do, l'actualité cinématographique officielle, fait de Franco le plus grand chasseur et le plus grand pêcheur d'Espagne et le montre capturant une baleine. Comment ne pas reprendre l'anecdote, évidemment aucune proie plus petite ne pourrait suffire au dictateur. Il est capable d'abattre des perdrix – ou de peindre une nativité classique – rien qu'en crispant les tétons. Face à un concurrent qui vante son nouveau chien de race, il dévoile un de ses secrets de chasseur : il utilise une famille de pauvres affamée capable de débusquer n'importe quoi de comestible à la ronde.

Il est indifférent aux tortures et aux condamnations, mais sait toutefois s'émouvoir, comme à l'apparition de son premier cheveu blanc. Il peut parfois se montrer sévère, notamment vis à vis des parodies irrespectueuses de l'hymne national qui prétendent qu'il a le derrière trop blanc, mais il est juste et s'assure du bronzage nécessaire. Il ne respecte pas grand chose mais a du style et son style comme sa sexualité sont des moyens de faire de lui le chef incontesté de tous les Espagnols – et de toutes les Espagnoles. C'est le roi de la jungle franquiste, maintenu d'une main au dessus de sa tête par Millan Astray tandis que résonnent les tambours, le prince de la mode, le champion de la danse du ventre, l'étoile du spectacle qu'aucun garde du corps ne peut regarder sans succomber, celui dont les plus durs des marins tatouent le prénom sur leur peau. Il pense un moment reprendre pour lui le « God save the queen ».

L'accompagnent un Millan Astray bodybuildé et quelque peu halluciné, le fantôme de José Antonio Primo de Rivera tourmenté par ses manquements à l'esprit de la Phalange, un état-major irrité par ses futilités, des ministres inquiets de ses initiatives, un haut clergé plutôt consterné. Son amour pour les bains turcs chagrine la hiérarchie catholique, il organise des raves dans les ruines des églises, perturbe l'éducation religieuse par des cours de drague et de cocktails, propose des amants d'une nuit comme successeurs, parle de mensurations féminines et masculines quand on attend de lui des consignes de tir. Tous peinent parfois à le suivre, mais il reste le chef.

La guerre civile en dentelle

Roi de la fête, le général exemplaire est aussi chef de guerre, et les auteurs ne reculent pas à mettre en rire la guerre civile, sujet sensible et grave, rarement traité de la sorte. Plus intéressé par le physique que par la vaillance de ses propres soldats, plus passionné par le spectacle

des douches que celui des combats, le conflit est pour leur Franco une autre fête dont il ne souhaite pas voir la fin, un film où plus que tout compte sa propre image, un long-métrage dont il minimise les risques en envoyant un cascadeur pour les scènes les plus dangereuses.

Du côté de la République, les bébés crus sont une fois de plus au menu et les affiches proclament « Staline ordonne : violez des nonnes, beaucoup de nonnes ». Les soldats ont des physiques trop étriqués, des vêtements trop négligés et leurs chefs sont trop tristes, leurs convictions trop austères pour avoir une chance de l'emporter. Il suffit que Franco apparaisse pour que les miliciennes abandonnent le front et passent au camp franquiste, jetant pêle-mêle leurs sous-vêtements dans les tranchées. Que ce soit par ses diversions marines en surf ou ses formations militaires en conga, les initiatives du général déroutent et mettent en déroute l'ennemi. Les hordes de gauche capitulent après avoir goûté à ses daiquiris.

Le ton provocateur et déjanté de la série n'exclut en rien l'évocation de la violence, depuis le bombardement de Guernica et les pelotons

d'exécution jusqu'à plus tard le garrot. Ces thèmes sont traités toujours avec la même fantaisie même si l'humour qui en résulte est plus grinçant, comme dans cette publicité pour la crème glacée Les deux Espagne, dont une des deux saveurs, la républicaine, contient des morceaux de fusillés à l'intérieur.

Exécuter l'opposant est pour le général exemplaire une tradition tout à fait respectable, mais il épargne le milicien républicain si la casquette est bien portée. Sa consigne de tir au ventre n'a d'autre objectif que de sélectionner l'ennemi selon la fermeté de ses abdominaux. Affamer ses prisonniers, les condamner

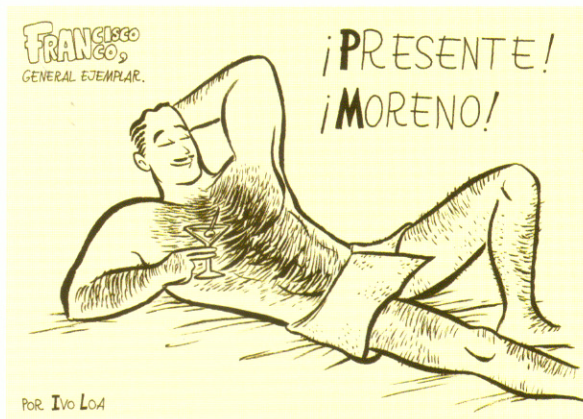
aux travaux forcés sont le moyen de leur faire prendre la ligne, de les muscler et de les rendre enfin désirables. Jusqu'aux tortures et exécutions qui sont pour lui un exercice de style, il n'est pas totalitaire mais autoritaire, sa répression n'est pas totale, elle est affaire d'auteur (allusion au discours des révisionnistes qui présentent le régime franquiste comme autoritaire pour le distinguer de ceux totalitaires d'Allemagne, d'Italie et bien sûr de l'URSS). Le condamné à mort n'a aucune excuse de ne pas sourire pour la photo avant son exécution.

Mémoire exemplaire

« Francisco Franco, général exemplaire » peut évidemment par sa provocation irriter tous ceux qui n'aiment pas qu'on joue avec leurs icônes, tant chez les héritiers du franquisme que chez ceux qui portent la mémoire républicaine. L'œuvre peut aussi déranger parce qu'elle rompt avec les oppositions traditionnelles, les auteurs ne confrontent pas une mémoire à une autre mais en prennent une et en prolongent les distorsions jusqu'à l'absurde. Ils ne ramènent Franco sur le devant de la scène que pour mieux nous en éloigner, nous signifient que le dictateur n'est finalement qu'un épiphénomène de quarante ans et que le vrai sujet est ceux qui l'ont appelé et qui manipulent aujourd'hui sa mémoire. L'insolence répond à l'insolence, le mauvais esprit à l'esprit mauvais.

Au premier anniversaire de « Gas de la risa », Guille Martínez-Vela et Carlos Escuin titraient sans peur et sans reproche : « Un an de « Général exemplaire », un an de rigueur historique ». La formule fait écho à cette conclusion que quelques années auparavant Manel Fontdevila mettait dans la bouche d'une droite espagnole irritée par les revendications sur les fosses ou les signes franquistes, mais que les humoristes ont retourné à leur profit et à celui de leurs lecteurs : la mémoire historique ne sert à rien si on ne sait pas l'interpréter.

Michel Matly



« Présent et bronzé », mot d'ordre de la Phalange